

La défaite de l'or

(CONTE)

Le célèbre savant Dominique Auridoine, penché sur ses cornues, avait travaillé tout le jour. Il n'avait pas quitté un instant son laboratoire situé en haut d'une vieille maison qu'il occupait rue des Francs-Bourgeois : et ce soir, après avoir soupé en hâte, il s'y enfermait à nouveau.

Deux heures après, il en sortait rayonnant, délirant, le visage transfiguré, presque fou.

— Valentine ! s'écria-t-il, Valentine ! où es-tu ?... J'ai la formule. Je la tiens... Nous voilà considérés, enviés ! Je viens de découvrir, au fond de ma cornue, le secret que des savants ont rêvé de découvrir depuis des siècles.

— Mon pauvre ami, dit sa femme qui avait pâli, est-ce possible ? Voyons, je ne rêve pas ; répète-le moi ! Quelle joie nous allons donner, nous allons pouvoir semer du bonheur...

Et comme, au milieu des plus vives émotions, la femme ne dépouille jamais complètement son naturel :

— Maintenant, ajouta Madame Auridoine, tu vas pouvoir m'offrir la parure de diamants que je désire depuis notre mariage.

Mais lui bouleversé par sa trouvaille, ne l'écoutait plus :

— Laisse-moi, Valentine, laisse-moi : il faut que je renouvelle mon expérience.

Et retournant dans son laboratoire, il la recommença posément, lentement, avec cette précision qu'exigent les choses de la science. Elle réussit comme la première.

Alors, songeant aux conséquences effrayantes de sa découverte, Dominique Auridoine rougit, puis blanchit, ses yeux clignotèrent, il chancela, et s'effondrant dans un fauteuil, il s'évanouit.

* * *

Deux jours après, les journaux étaient pleins de son nom. On pouvait y lire en énorme caractères :

DÉCOUVERTE SENSATIONNELLE

“ Le distingué savant Dominique Auridoine vient de faire une découverte qui va révolutionner la vie mondiale.

“ M. Auridoine, une des gloires de la chimie française, a découvert le moyen de fabriquer l'or artificiellement. Tout le monde connaît les travaux qui illustrent son nom. Chercheur infatigable, il s'est donné depuis plus de vingt ans à l'étude de la transmutation des métaux. Il vient de clore d'une façon glorieuse ses patientes expériences, en réali-

sant le rêve longtemps caressé des alchimistes.

“ Nous avons pu atteindre M. Auridoine dans son laboratoire ; il n'a pas voulu encore nous confier aucun de ses projets, mais nous croyons pouvoir assurer qu'il se promet de communiquer bientôt à l'Académie des sciences sa merveilleuse découverte.”

Cent autres articles aussi dithyrambiques saluaient pareillement le génie de l'inventeur. En les lisant, il sentait une joie douce, un bonheur inespéré envahir son âme.

Il avait jusqu'ici travaillé dans le silence. Son nom était connu seulement dans les milieux spéciaux des sciences : mais maintenant la gloire, la vraie gloire allait lui appartenir.

— Oh ! la joie du chercheur qui trouve ! L'intense plaisir de pouvoir se dire : le monde sera plus heureux et c'est à moi qu'il devra son bonheur. Il rêvait déjà aux conséquences inévitables de sa découverte. Il voyait la misère quitter le monde, la souffrance et la maladie partout soulagées, les pauvres disparaissant par enchantement, le monde entier dans une fête perpétuelle, la joie réchauffer les foyers les plus délaissés, et il éprouvait le plaisir subtil de penser que ce bonheur prodigué tout d'un coup à l'humanité douloureuse serait dû à son génie d'inventeur.

Et alors, il se voyait fabriquant jour et nuit de l'or, le semant à pleines poignées ; il se voyait le seul fournisseur d'une multitude misérable, le pourvoyeur de milliers d'hommes qui pourraient réaliser désormais leurs plus impossibles désirs : il pensait que, grâce à lui, allait naître une société où il n'y aurait plus de larmes.

Mais comme il s'endormait, le soir, passablement fatigué, il crut voir — était-ce déjà un songe ? — sur le fond noir de son alcôve, gravées en lettres flamboyantes, ces paroles éternelles : “ Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ! ”

* * *

Le lendemain, de bonne heure, il fut réveillé par de bruyantes clameurs. Il dut paraître à la fenêtre et saluer une foule innombrable qui l'acclamait.

Il passa dans son cabinet de travail : des dépêches, des lettres, par milliers l'attendaient.

La nouvelle, portée par le télégraphe, avait rayonné dans le monde entier. De tous les coins de France, de toutes parts, on lui écrivait, on le suppliait de livrer son secret sans retard : des sociétés s'offraient pour l'exploiter, des journaux demandaient la faveur de publier ses révélations ; d'autres lui proposaient naïvement d'acheter sa formule, et il sourit, car il lui importait peu de recevoir ainsi de l'or, puisqu'il serait si facile pour lui d'en fabriquer.